

Chronique du roseau mangeant

Jacques Folch-Ribas

Volume 25, numéro 2 (146), avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1983). Chronique du roseau mangeant. *Liberté*, 25(2), 104–106.

CHRONIQUE DU ROSEAU MANGEANT

JACQUES FOLCH-RIBAS

«L'HOMME EST UN ROSEAU MANGEANT.»

[*Proverbe scythe*]

Il suffit d'avoir mangé une fois pour manger toujours. Quelle simplicité dans l'acte et que la geste est émouvante! On n'a de cesse que de recommencer.

Rituel: se laver les mains, avant... Il y en a qui poussent l'orthodoxie jusqu'à se les laver aussi, pendant. Mais ainsi l'on perd en saveurs mêlées ce qu'on gagne en odeur décapante de l'eau citronnée. O rince-doigts, où meurent les meilleurs relents du plat qui précède! J'en tiens qu'il faut jeter les rince-doigts aux autruches: elles n'en voudront pas, qui pourtant mangent de tout (on a trouvé un saxon plié en huit dans la panse d'un de ces oiseaux stupides, en compagnie d'un briquet Ronson et de la collection complète des prix Nobel — à laquelle, certes, il manquait Marquez. On n'y a point trouvé de rince-doigts).

La main du mangeur. Elle touche à la cuillère, et reste sage durant le potage. Mais déjà la main gauche touche à du pain: farine de froment, qui sent les plaines de l'Ouest, le cheval et le pétrole. La droite ne sent encore rien. Déséquilibre. Mais on apporte les hors-d'œuvre, et c'est la joie. La main se précipite — la droite — et s'imprègne bientôt de saucissonnaille, d'olive, de patate bouillie, de salade et de céleri (amertume)... Puis les pâtés: forêt, vénerie, lièvre

qui broute et qui lâche trois crottes comme des billes... Cette fois la droite gagne sur la gauche qui se cantonnait aux miettes du pain.

Ne jamais laisser la gauche hors du jeu: elle trépigne, s'impatiente, et finirait par bousculer la droite, sa complice pourtant. Théorie de l'alternance du pouvoir. Evitons toute révolution: laissons la gauche aussi tremper dans le panier de crabes. Voilà un plat, les crabes, qui vous force à jouer sincèrement les démocraties. A-t-on bien regardé deux mains, lorsqu'elles décortiquent les crabes? Il s'en colle partout. C'est l'unité dans l'abondance, c'est le paradis retrouvé. Alors buvons.

La main (qu'importe à ce moment-là qu'elle soit droite ou gauche!) s'empare du verre à pied, immaculé, rosissant comme une vierge ou alors jaune de rage de ne pas être encore de la fête. Et la main couvre le verre de ses propres odeurs, et la bouche le macule de traces alliacées, oignonisées, forestières, poissonnées... Lorsque vous reposez le verre sur la nappe, et si vous avez pris soin de ne pas vous laver les mains ni vous essuyer la bouche, le verre devient un globe terrestre et géographique: des continents de gras s'y étalent, avec des montagnes persillées et des rivières de fibres; on peut contempler sur ces terres de mangeaille les fortes densités de population, les déserts étendus au soleil, les forêts profondes... Le tout baigne par transparence dans des mers et des océans de vin blanc — certains préfèrent le rosé.

Ainsi chaque convive s'est fait un monde qui lui ressemble. Changer le monde? S'en faire un, devant soi, sur la surface ventrue de la coupe ou du verre à pied. Et puis le contempler, souriant au souvenir des voluptés passées.

Ensuite? Les viandes. Autre temps, autres mœurs. Le rouge dans un verre profond comme une tonne. L'épais carré d'agneau qu'on coupe et qui rosit. Un peu de sang coule dans l'assiette: il faut y tremper la bouchée, et puis noyer le tout de douze degrés forts. L'ivresse est à ce prix, et les mains sentent le sacrifice

d'Abraham. On ne mange pas, on bâfre. Les neurones carnivores de Neanderthal gignent dans chacune des fibres du corps. Il faut se taire et manger; si quelqu'un parle alors, c'est un sauvage; la chair se déguste vite, chaude, le vin se boit sans réfléchir, c'est la bonne façon de faire descendre tout, en cataractes et débâcles, dans un Niagara œsophagique qui, plus bas, au plus creux, s'étale au fond de la panse.

Un lac, ô lac, sanguin... Avec blocs erratiques, qui fument le fumet d'agneau. Que ce doit être beau, vu des parois abruptes, ce maëlstrom! Hélas, personne. Nul spectateur. La solitude des abysses. Seul peut nous donner une idée de cette beauté le cul du verre de rouge, où nagent, à petite échelle certes, les avatars de bouchées, des réductions de laves, des filandres d'îles Borromées...

Alors sentir ses mains. Cette fois, elles sentent l'enfer, toutes odeurs mêlées. Les porter au visage. Filtres à rot.